

L'*Odyssée* révisée : subversion de la grécité
et figure du juif grec dans *Ulysse*
de Benjamin Fondane

Coline **Rondiat**

Louvain-la-Neuve, le 23 mars 2020

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 39, janvier-juin 2020]

L'Odysée révisée : subversion de la grécité et figure du juif grec dans *Ulysse* de Benjamin Fondane

Coline Rondiat

Étudiante UCLouvain

Master en langues et lettres françaises et romanes à finalité approfondie

*Les dieux ont ordonné la mort
De ces hommes afin d'être sujets
De chants pour les générations à venir.*

Homère¹

Sartre, Gary, Camus, ou encore Butor : le vingtième siècle, envisagé par le prisme de la littérature, se conçoit, à en croire les anthologies, à partir d'une constellation réduite d'écrivains. Derrière ces grandes figures qui ponctuent les manuels, il est des noms plus confidentiels et qui, néanmoins, « empoigne[nt], vise[nt] au cœur »². La postérité de Benjamin Fondane, éclipsée, au fil des ans, par celles d'éminents contemporains, s'auréole ainsi d'une renommée connue des seuls initiés. Étonnante proximité que celle qui lie le destin de l'auteur roumain à son œuvre d'insoumission³, frappée de la figure de l'émigrant. De ces nuées d'ombres exilées qui, pour reprendre la terminologie de son unique recueil poétique de langue française – *Le Mal des fantômes* –, hantent son œuvre se laisse lire le récit de sa propre histoire. Benjamin Fondane éprouve la condition d'*homo viator* précocement : il en fait l'expérience à l'aube de sa vie d'adulte, lorsqu'il délaisse son Jassy natal en 1919 pour Bucarest, avant

¹ Cette citation, issue du Chant VIII de *l'Odysée*, est empruntée par Fondane qui en fait, page 149, le liminaire de son *Exode* dans FONDANE B., *Le mal des fantômes*, Paris, Verdier, 2006.

² JUTRIN M., « Avant-propos », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 5.

³ LE BRECH G., « Olivier Salazar-Ferrer : Entretien sur Benjamin Fondane », dans *Médiapart*, 2009, n.p.

de rallier sa terre d'élection, Paris, en 1923. L'exil – forcé et non plus volontaire – accompagne aussi ses dernières années, alors que l'Histoire devait lui assigner une fin partagée avec le million d'autres Juifs parqués entre les grilles d'Auschwitz-Birkenau. Cruelle prescience que celle qui émane de ces vers, formés dix ans avant la Shoah : « Qui m'a poussé dans les chaudières, / le corps dégingandé, les cuisses maigres, / le sang brûlé de fièvres, / lourd de mes testicules lourds ? » (MF : 42)⁴. À cet égard, Fondane est de ces artistes qui, comme Robert Desnos, incarnent l'archétype du poète-martyr.

Éternel migrant, jusqu'au dernier acte de sa vie, c'est encore et toujours une rhétorique de l'exil qu'il déploie auprès de Léon Chestov pour souligner les principes qui sous-tendent sa production poétique : « *Je traverse pieds nus* la crise morale de ce siècle, je me cogne au suicide prêché par un mouvement artistique qui m'est proche, je m'efforce de conserver à l'Art une portée qu'on lui refuse de plus en plus – tantôt fortifiant une pensée d'attaque, tantôt abandonnant armes et *bagages* »⁵. C'est à cet effet que Fondane, comme d'autres en leur temps, explore l'envers du rationnel et questionne le langage en initiant une « poétique du réinvestissement ontologique » qu'il veut réponse à la crise de réalité qui secoue alors l'avant-garde littéraire⁶. Érigée sur cette posture éminemment existentielle, l'œuvre fondanienne oscille entre les pôles poétique et philosophique. On devrait plutôt parler d'une conjugaison de ces deux disciplines tant l'une et l'autre se lient intimement sous sa plume. Ainsi Fondane précise-t-il qu'il est devenu « philosophe pour défendre sa poésie »⁷. C'est que le poème se présente, dans le chef de l'auteur roumain, comme un lieu d'attestation possible de l'existence, c'est-à-dire comme un lieu où, contre les nihilismes, l'existence humaine peut s'incarner dans toute sa vérité naïve. Il est aussi, à ce titre, un lieu de révolte marqué par un réalisme crucifiant qui rend compte des luttes et des ruptures, situations particulières que traduisent « [!]es cris, [!]es dissonances, [!]es exclamations, [!]es sanglots »⁸ qui égrènent ses écrits.

*Ulysse*⁹, entame du recueil *Le Mal des fantômes*, est tout entier investi de cette rhétorique du déchirement. Ce poème-fleuve, qui met en scène un Ulysse juif en proie à une errance sans fin dans une réécriture qui fait explicitement allusion au mythe

⁴ Nous indiquons les pages contenant les extraits cités entre parenthèses et précédées de MF pour FONDANE B., *Le Mal des fantômes*, Paris, Verdier, 2006. Le poème que nous analysons, *Ulysse*, s'y situe p. 15-73.

⁵ FONDANE B., *Rencontres avec Léon Chestov*, Paris, Arcane 17, 1982, p. 175. Nous soulignons.

⁶ SALAZAR-FERRER O., « Benjamin Fondane et la crise de réalité », dans *Comprendre*, vol. 15, n°1, 2013, p. 71-72.

⁷ FINKENTHAL M., « Benjamin Fondane le philosophe entre le Lundi existentiel et le Dimanche de l'Histoire », dans JUTRIN M. (éd.), *op.cit.*, p. 11.

⁸ LE BRECH G., *op.cit.*

⁹ Ce poème paraît dans une première mouture en 1933. Celle-ci est profondément remaniée durant la guerre, pour aboutir à la version finale, publiée *post mortem*.

homérique – réécriture en émergence dira Pierre Brunel¹⁰ –, incarne, en quelque sorte, le parangon de la poétique fondane. Dès lors, il s'agira, dans ce travail, de montrer comment l'altération identitaire de l'Ulysse grec, converti en Ulysse juif, mène à une reconfiguration à la fois existentielle, géographique et cosmologique de l'épopée homérique.

Athènes ou Jérusalem

Comme il a été évoqué ci-avant, poésie et philosophie participent, chez Fondane, d'un même mouvement de pensée. Aussi, le poète roumain profite-t-il de son *Ulysse* pour réinterpréter, partant de sa conception de la littérature, le conflit moral opposant passions et raison.

Dans la tradition philosophique occidentale, surtout inspirée de Platon et de son rationalisme, l'on peut trouver affirmée à de multiples reprises à tout le moins une hiérarchie qui place, dans l'ordre épistémique, la raison au-dessus des passions. Le père de l'Académie, pour qui le bonheur est dans la connaissance du vrai¹¹, a affirmé avec constance, dans sa métaphysique des idées, la nécessité de passer des illusions du monde matériel aux éclatantes vérités de la réalité idéale à l'aide de la seule raison. Ainsi avait-il par exemple fait dire à Socrate, qui rend compte, dans le *Banquet*, des propos de la prêtresse Diotime :

« Après les actions, c'est aux sciences que le [l'homme] mènera son guide, pour qu'il aperçoive dès lors la beauté qu'elles recèlent et que, les yeux fixés sur la vaste étendue déjà occupée par le beau, il cesse, *comme le ferait un serviteur attaché à un seul maître, de s'attacher exclusivement à la beauté d'un unique jeune homme, d'un seul homme fait ou d'une seule occupation, servitude qui ferait de lui un être minable et à l'esprit étroit ; pour que, au contraire, tourné vers l'océan du beau et le contemplant, il enfante de nombreux discours qui soient beaux et sublimes, et des pensées qui naissent dans un élan vers le savoir, où la jalousie n'a point part [...]* »¹².

Un tel propos a pu trouver un écho particulièrement saisissant pour Fondane dans la pensée de Spinoza, le philosophe juif moderne par excellence. Ce dernier, dans son monisme où tout est déterminé et donc ne peut être que ce qu'il est, a semblablement donné à la seule raison la clef du bonheur : elle seule est en mesure de nous révéler les causes de nos passions, qu'il appelle affects, et de nous en montrer la nécessité.

Si la philosophie occidentale de tradition rationaliste considère donc que seule la raison est essentielle à la connaissance, la tradition littéraire du XX^e siècle s'emploie à renégocier cette dynamique. Avec Ulysse, figure médiatrice élue pour incarner ce rapport nouvellement mis au jour, la subordination des passions à la raison se mue en

¹⁰ Voir BRUNEL P., *Apollinaire entre deux mondes. Le contrepoint mythique dans Alcools. Mythocritique II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

¹¹ Voir PLATON, *Le Banquet*, Paris, Flammarion, 1998.

¹² *Ibid.*, 210c- 210d, p. 156. Nous soulignons.

un rapport de force entre ces deux pôles, où l'un ne cède rien à l'autre¹³. Aussi, chez Fondane, la double identité – à la fois juive et grecque : « Naturellement, tu étais juif, Ulysse » (MF : 20) – du célèbre navigateur permet de lier le conflit opposant passions et raison à une confrontation entre Athènes et Jérusalem, à savoir les deux origines fondamentales de la civilisation occidentale, à la fois tributaire des traditions grecque et judéo-chrétienne. Ainsi les vers d'*Ulysse* sont-ils traversés par une bipolarité double, d'une part entre raison et passions, d'autre part entre la Grèce des philosophes et la Jérusalem des prophètes. De là résulte une mise en tension paroxystique des deux extrêmes, comme l'a par ailleurs exprimé James Joyce : « Grecjuif est juifgrec. *Les extrêmes se touchent* »¹⁴. C'est que, dans le chef de Fondane et, plus encore, de son mentor, Léon Chestov, Athènes et Jérusalem divergent fondamentalement quant à leur rapport au monde : les vérités éternelles héritées de la tradition grecque sont condamnées à l'impuissance face au malheur, qui s'avère inexorable. Seules celles des prophètes – irrationnelles puisque le Dieu d'Isaïe, regrettait Spinoza dans son *Traité théologico-politique*, ne s'exprime pas selon le langage de la raison¹⁵ – peuvent exercer une force d'insoumission suffisante pour braver les épreuves de l'expérience¹⁶ et, ainsi, résister aux tentations de l'édifice métaphysique parfaitement ciselé par la raison, ce qu'on pourrait appeler, au fond, l'écueil de la théodicée. C'est à cet égard que l'élément juif participe, dans l'œuvre fondanienne, au rejet de la raison tyrannique.

La synthèse de ce rapport de force s'incarne de façon singulière dans le fameux épisode des sirènes, dont Fondane offre une réécriture volontiers démythificatrice :

« Ulysse, il faudra nous quitter ; la terre cesse... / Les rats, depuis longtemps, nous ont rongé les cordes, / et les mouettes picoré la cire de nos oreilles – / Liés par nous-mêmes, c'est trop ! / Veux-tu que l'on se jette à la mer – librement ? / J'ai hâte d'écouter la chanson qui tue !... » (MF : 73).

Cette clause, véritable clef de lecture du poème, fustige le subterfuge de l'Ulysse *polytropos*, lui qui frappe le chant des sirènes d'impotence en se liant au mât de son navire. Un simulacre dénoncé par Fondane, qui rapproche cet Ulysse homérique des poètes de l'avant-garde littéraire, ceux qui se prémunissent du risque poétique par leur sujétion à la technique¹⁷. Ainsi, pour Fondane, comme Ulysse jouit du chant des sirènes sans en craindre les périls, celui qui s'adonne à la poésie sans s'exposer aux dangers de son entreprise – c'est-à-dire sans s'exposer à l'inconnu et à ce qui échappe aux évidences rationnelles¹⁸ – souscrit à cette préséance de la raison sur l'affect. En

¹³ LEGUERRIER L.-TH., « Ulysse ou le littéraire entre affect et raison », dans *Sens public*, 2019, n.p.

¹⁴ JOYCE J., *Ulysse*, Paris, Gallimard, 2006, p. 739. Nous soulignons.

¹⁵ LEGUERRIER L.-TH., « Ulysse de Benjamin Fondane : une rencontre entre personification littéraire et pensée conceptuelle », dans *Bulletin internationale de l'association Benjamin Fondane*, n°3, 2015, p.70.

¹⁶ LEGUERRIER L.-TH., *La figure d'Ulysse au XX^e siècle : une mise en scène du rapport de force entre affect et raison*, Thèse de doctorat, Département de littératures et langues du monde, Université de Montréal, 2018, p. 198.

¹⁷ *Ibid.*, p. 192.

¹⁸ *Ibid.*, p. 191.

cela, l'Ulysse juif grec de Fondane participe de la tradition qui affilie le judaïsme à l'activité poétique. L'acte d'écriture, comme le relève Max Bilen, s'apparente en effet à la condition diasporique en tant qu'elles se conçoivent toutes deux comme une expérience de la marginalité¹⁹. Pensons à l'albatros baudelairien « *exilé* sur le sol au milieu des huées »²⁰, figurant la posture d'altérité, voire d'étrangeté, traditionnellement imputée au poète par la médiation du lexique exilaire.

Ainsi, il en va du voyageur comme du poète. C'est que les prosélytes de « la technique littéraire dépouillée du vivant »²¹ s'inscrivent, selon Louis-Thomas Leguerrier, au sein du paradigme de la raison autonome en se prévalant, Athéniens en leur siècle, d'une maîtrise toute rationnelle du monde²². Concéder à ce risque, c'est pour autant dépasser la forme pure afin de mettre au jour le réel « centré sur les puissances vitales et sacrées de l'affectivité »²³. Il faut donc écouter la « chanson qui tue », contrairement à ces artistes de l'avant-garde qui se défendent d'agir dans le réel²⁴. Or, l'Ulysse de Fondane préfère choir dans les eaux sombres de l'océan plutôt que se repaître des « réussites tranquillement tolérées par le règne de la raison »²⁵. Il se conçoit, dès lors, comme l'*alter ego* des poètes qui ne se satisfont en rien des réponses fournies par la raison²⁶ et, consécutivement, s'abandonnent aux risques corollaires de l'expérience affective. Fondane formule son blâme en partage avec d'autres auteurs qui mobilisent, eux aussi, la figure mythique des sirènes. Ainsi, en son temps, Maurice Blanchot s'insurge contre ces « sirènes vaincues par le pouvoir de la technique qui toujours prétendra jouer sans péril avec les puissances irréelles – inspirées »²⁷, tandis qu'Adorno et Horkheimer, dans un ouvrage au titre évocateur – *La dialectique de la Raison* – condamnent l'absolutisme de la technique :

« Les liens au moyen desquels il [l'artiste] s'est irrévocablement enchaîné à la pratique, tiennent en même temps les sirènes à l'écart de la pratique : leur charme est neutralisé et devient simple objet de la contemplation, devient art. Auditeur passif, le ligoté écoute un concert comme le feront plus tard les auditeurs dans la salle de concert, et son ardente imploration s'évanouit déjà comme les applaudissements »²⁸.

¹⁹ BILEN M., *Le sujet de l'écriture*, Paris, Greco, 1989, p. 86.

²⁰ BAUDELAIRE CH., « Les Fleurs du mal », dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1975, p. 10 (Bibliothèque de la Pléiade).

²¹ LEGUERRIER L.-TH., *op. cit.*, 2015, p. 76.

²² LEGUERRIER L.-TH., *op. cit.*, 2018, p. 191.

²³ SALAZAR-FERRER O., *Benjamin Fondane*, Paris, Oxus, 2004, p. 207.

²⁴ « Traduire toute chose éveillée en termes de rêve ! se garder d'agir dans le réel ! et vive l'acte manqué ! telle est la doctrine des surréalistes », dans FONDANE B., « De Dada au Surréalisme. Ou de l'idiotie pure au suicide », dans *Société d'études Benjamin Fondane*, n.d., n.p.

²⁵ LEGUERRIER L.-TH., *op. cit.*, 2015, p. 73.

²⁶ *Ibid.*, p. 71.

²⁷ BLANCHOT M., « Le Chant des Sirènes », dans *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 2005, p. 11.

²⁸ ADORNO TH. & HORKHEIMER M., *La dialectique de la Raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 49-50.

Alors qu'ils accablent la pratique, coupable d'abâtardir le chant des sirènes jusqu'à le travestir en « simple objet de contemplation » assimilé à l'art, l'indignation qui se lit chez Adorno et Horkheimer est également celle de Fondane lorsque, dans son *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, il s'interroge : l'art n'est-il qu'un voile destiné à masquer les terreurs du gouffre²⁹ ? Évoquée par les vers cités plus tôt, la vision de cet Ulysse fondanien, englouti par les flots, « se jett[ant] à la mer librement », en présente vraisemblablement une réponse, eu égard à l'association systématique qui lie océan et abîme au sein du poème. C'est que la caractérisation de l'espace marin opérée par Fondane se pense surtout en termes de profondeurs – « que de fois faudra-t-il que la mer Rouge s'ouvre, / que nous criions vers toi [Dieu] du fond de notre gouffre » (MF : 33) – et d'abysses inquiétants cueillant les navires « dans [leur] bouche sans fond » (MF : 70). La symbolique d'engloutissement attachée à cet univers maritime concorde, à ce titre, de manière toute singulière avec la théorisation bachelardienne du gouffre, placé sous l'autorité du régime nocturne de l'imagination en raison de sa contiguïté avec la descente ténébreuse et la peur³⁰. En effet si, pour Mircea Eliade, « c'est un fait que le 'régime diurne de l'esprit' est dominé par le symbolisme solaire, c'est-à-dire, en grande partie, par un symbolisme qui [...] est souvent le résultat d'une déduction rationnelle »³¹, le régime nocturne, quant à lui, se constitue d'éléments qui divergent de ce rationalisme, si bien que, selon Mircea Martin, le gouffre « c'est l'Irrationnel »³². Dès lors, Fondane fait du gouffre, non seulement le réceptacle du risque poétique, mais également une issue possible par laquelle on se soustrait à l'empire de la raison.

Aussi, de la même façon que le poème de Fondane s'inscrit dans le régime nocturne de l'imagination – attaché à l'irraison –, c'est pour lutter contre la désintégration des individus par excès du rationnel que l'écriture fondanienne s'attache, comme le poète roumain le confesse dans la lettre qu'il adresse à Georges Ribemont-Dessaignes, à « réintroduire dans le poème un peu d'homme »³³. Par cet individualisme revendiqué, Fondane répudie l'hellénisme ayant donné naissance à l'*art pour l'art*³⁴. À cet effet, il déploie une rhétorique nerveuse qui préfère « la lézarde au poli, la fêlure à

²⁹ Voir FONDANE B., *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Paris, Complexe, 1994. ; en particulier p. 106-107.

³⁰ VANHESE G., « Fondane, Bachelard, Gouffre et quête textuelle », dans *Caietele Sextil Pușcariu*, vol. III, 2017, p. 589. On sait, par ailleurs, que Benjamin Fondane assistait aux cours dispensés par Gaston Bachelard à la Sorbonne (voir JUTRIN M., « Benjamin Fondane : un Ulysse juif », dans *Société d'études Benjamin Fondane*, 2001, n.p.)

³¹ ELIADE M., *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964, p. 116. Nous soulignons.

³² MARTIN M., « Le *Baudelaire* de Fondane ou comment un poète refuse l'approche esthétique de la poésie », dans JUTRIN M. & VANHESE G. (éds.), *Une poétique du gouffre. Sur Baudelaire et l'expérience du gouffre de Benjamin Fondane*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2003, p. 246.

³³ Cité par DELBART A.-R., « Benjamin Fondane ou la conscience morcelée », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 143.

³⁴ FOTIADE R., « Judaïsme et Hellénisme : une quête d'identité », dans JUTRIN M. (éd.), *op. cit.*, 2002, p. 199.

l'impeccabilité »³⁵, composée de mots bruts, les plus à même de transcrire avec acuité la violence de l'ordinaire dans sa « chanson de cris et de balbutiements » (MF : 40).

Au-delà d'épouser la seule forme du poème, cette poétique érode la sécurité et la permanence figurées par Ithaque – Ulysse n'y retrouve-t-il pas épouse, fils et chien, comme à son départ ? – pour lui substituer une précarité angoissante, celle de l'expérience exilaire : « Les émigrants se levèrent (...) / ils sentirent que le temps coulait / qu'il n'allait pas revenir, / qu'il fallait faire quelque chose » (MF : 63). Cette course effrénée du temps contraste avec l'achronie qui nimbe l'île, alors que Pénélope, chronokinésiste à sa manière, détricote chaque nuit le pan de tapisserie qu'elle a tissé le jour. Dans l'*Ulysse*, cette suspension du temps – et en particulier sa version paroxystique : l'éternité – est fustigée. C'est ainsi qu'à cette fidèle Pénélope, immuable dans l'attente du retour de son époux, répondent des « pénélopes usées » (MF : 60), enfin frappées par le temps. Au clinquant de l'éternel (MF : 49), l'Ulysse fondanien préfère ainsi le transitoire duquel peut se tirer la pleine expression de l'expérience des affects : « Des choses éternelles, si fades au palais, / et de sensibles, tendres et périssables choses / – si chères ! » (MF : 24. Nous soulignons). Comme chez Yves Bonnefoy, « l'imperfection est la cime »³⁶ et, à ce titre, le regard du poète doit capter « le jaunissement de la feuille, (...) l'instant de la décomposition »³⁷. C'est en cela que Fondane attribue à sa poésie une force de restauration, en tant que dernier refuge d'une expérience affective épargnée par la connaissance rationnelle. De ce point de vue, la posture de Fondane recoupe celle adoptée par Artaud et se traduit dans une revalorisation de l'expérience vécue au détriment de la raison³⁸. C'est ainsi que, définitivement, Fondane se range du côté de Jérusalem et de ses prophètes plutôt que de celui des philosophes d'Athènes.

Subversion des espaces homériques

Une « terre toute d'eau »

Si *Ulysse* est tout entier investi de cet affrontement entre affects et raison, autorisé par la double origine de son héros, la manipulation par la « dégradation de la figure grecque »³⁹ à laquelle s'emploie Fondane ne donne pourtant pas lieu à une association inédite de la juivité à la grécité : James Joyce en fait déjà usage en 1922. Toutefois, alors que la figure dite du juif grec s'imprime uniquement en arrière-plan du développement de Bloom chez Joyce, elle cristallise l'essence même de l'Ulysse fondanien. Cette singulière altération de l'original a pour corollaire l'émergence d'une identité nouvelle, néanmoins affectée de prosopagnosie : « Eh quoi ! c'est toi, Ulysse ? » (MF : 64). Pour autant, l'assimilation du héros homérique à l'archétype juif

³⁵ FONDANE B., *op. cit.*, 1994, p. 401.

³⁶ VAHNESE G., « Soif et Puits dans la poésie française de Benjamin Fondane », dans *Philologica Jassyensia*, vol. 16, n°2, 2012, p. 287.

³⁷ FONDANE B., *Faux traité d'esthétique*, Paris, Denoël, 1938, p. 13.

³⁸ FOTIADE R., « Fondane-Artaud. Une pensée au-delà des catégories », dans *Europe*, n°76, 1998, p. 145.

³⁹ JUTRIN M., « Ulysse : poésie et destin », dans *Europe*, n°827, 1998, p. 74.

est avouée d'emblée, avant même la Préface : « Juif, naturellement, et cependant Ulysse » pouvait-on lire dans la version de 1933. La seconde mouture – définitive – devait faire céder la dichotomie initiale pour revendiquer ce rapprochement avec plus de franchise : « Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse » (MF : 20). Cette double identité problématique d'un Ulysse – personnage d'errance par excellence – juif évoque d'emblée la figure du Juif errant, transversale dans l'œuvre fondanienne. C'est d'ailleurs du nom d'Isaac Laquedem, l'un des nombreux pseudonymes attribués à cette figure littéraire, que le poète roumain signera ses « Journées de Juin ». Cette figure se décline dans toutes les littératures européennes⁴⁰ en tant qu'

« image même de l'homme qui, sur l'horizontalité du monde, ne trouve jamais que l'ombre de ce qu'il cherche. À chaque instant il fait l'épreuve de l'Incommensurable, l'épreuve qu'il n'y a pas ici-bas de port possible. Il est celui en qui s'incarne, de façon privilégiée, cet être de la *diaspora* perpétuelle que l'homme ne cesse d'être »⁴¹.

Si ce rapprochement entre pôle grec et juif n'est pas inédit, comme nous l'avons mentionné plus tôt, il n'est pas non plus anodin : il fait écho au *nostos* et à l'*aliyah*, cette aspiration au retour que les Grecs et le peuple juif ont en partage. Aussi, dans l'*Odyssée* comme dans l'histoire du judaïsme, le récit du retour est-il consubstantiel à la narration d'une errance. Si des points de convergence entre ces deux expériences sont à exhumer, Fondane s'applique avant tout à différencier les conditions juive et grecque en subvertissant leurs espaces d'action. En effet, l'assimilation de l'Ulysse *polytropos* à la figure du Juif errant exerce, en regard de la symbolique spatiale développée dans *Ulysse*, une profonde corruption de celle développée par Homère dans son épopée. À ce titre, l'*alter ego* juif du héros grec est, du fait de sa nouvelle confession, condamné à se confronter à un exil ininterrompu, certes, mais surtout *terrestre*. Le je lyrique délaisse ainsi l'errance marine pour mieux s'égarer « sur une route / qui avance et n'en finit pas » (MF : 37). Chez Fondane, il n'est donc nullement question du voyage dont l'Ulysse d'Homère fit l'expérience, tout ici n'étant que pérégrinations sans fin lors desquelles l'océan est troqué pour les routes : « Le naufrage infini, / que les hommes soudain envahissaient les routes » (MF : 26). Démis de son statut de lieu par excellence de l'exil, l'océan tend alors à se substituer à cette patrie que le peuple juif ne connaît pas, lui qui s'en trouve « déraciné, qui n'a pas de sol mais dont les racines saignent »⁴². Ainsi, le je lyrique palabre pour tous les exilés qui « ne parl[ent] aucune langue, / [ne sont] d'aucun pays » et pour qui, surtout, « [la]terre c'est ce qui tangué » (MF : 36. Nous soulignons).

L'exil permanent dont l'Ulysse fondanien fait l'expérience s'apparente alors à la recherche d'un monde qu'il faudra au peuple juif inlassablement conquérir, précisément parce qu'il lui est depuis toujours perdu : « Jérusalem n'était-il que symbole et que fable / de ce havre qu'on cherche et qui est introuvable ? » (MF : 33). Néanmoins, au mieux l'Ulysse juifgrec échoue-t-il sur « une île déjà vue ; ni mère ; ni

⁴⁰ PELLEGRINO FR. & MULKAI CL., *Mondes lointains et imaginaires*, Paris, Hazan, 2007, p. 93.

⁴¹ BRUN J., *Les vagabonds de l'Occident : l'expérience du voyage et la prison du moi*, Paris, Desclée De Brouwer, 1976, p. 22.

⁴² *Idem*.

nourrice... » (MF : 64), un archipel parmi tant d'autres dont on a déjà foulé les sentiers – déjà-vu, dit-il – et auquel on refuse le titre de terre promise. Bien loin de l'Ithaque homérique, donc. À cette dernière, le juif grec préfère « un pays de choses minérales » (MF : 51), dont le « roulis » (MF : 36) évoque sans ambages l'éternel voyage du peuple de Yahvé, en quête de l'espace perdu : « Il pense à cette histoire (que de fois répétée) / d'exodes de vieillards fuyants avec leur thora, / (...) la sortie de l'Égypte n'était-elle qu'une figure / de cette fuite éperdue le long de l'histoire future » (MF : 33). C'est donc une confusion du foyer et de l'exil, dont le seul dernier émerge comme une constante, que donne à lire l'*Ulysse* de Fondane, pour mieux encore exprimer tout le déracinement dont sont victimes les enfants d'Israël, à la fois exclus du monde, et pourtant partout dans le monde⁴³, « de Kiev, d'Irkutz, de Varsovie, / pour São Paulo, pour Lima... » (MF : 37).

Un Hadès parmi les vivants

Cette interversion symbolique des espaces marin et terrestre participe d'un mouvement plus large d'éclatement de la géographie homérique⁴⁴. En effet, Fondane initie également un renversement de la configuration du *cosmos* en déplaçant notamment le domaine chthonien dans le monde des vivants.

On associe, à tort, le chant XI de l'*Odyssée* – où Ulysse s'entretient avec sa défunte mère – à une catabase, entérinant, par ce biais, une confusion avec la descente entreprise par Orphée dans sa recherche d'Eurydice. L'Ulysse homérique fait, en vérité, l'expérience d'une *nekuia*, l'invocation des défunts. Nul périple vers les profondeurs donc, contrairement à l'avatar dantesque du voyageur homérique qui croupit, quant à lui, dans le huitième cercle de l'Enfer, non loin du centre de la terre. Les défunts – Elpénor, Anticlée, puis finalement, Tirésias – apparaissent devant Ulysse à la faveur de ce rituel, certes initié par le navigateur au confluent des fleuves infernaux, mais bien en amont des profondeurs de l'Hadès.

L'univers fondanien est tout entier structuré par cette ascension des fantômes vers la surface : les « ombres usées par la colère, / la pitié et l'envie de n'être nulle part » (MF : 24) voisinent avec les vivants. La cosmopoétique d'*Ulysse*, après avoir proposé une reconfiguration de l'exil et du foyer, récuse ainsi les frontières antiques qui séparent le domaine réservé aux morts de celui dévolu aux vivants. Et le je lyrique d'affirmer que « l'on eût dit que ces morts à la manque / avaient eu tort de ne pas se mêler aux vivants » (MF : 67). C'est que la figure du Juif errant implique un rapport inédit à la mort. Ainsi, prenant les mots de Maurice Blanchot pour les nôtres, le Juif « entre dans la nuit, mais la nuit le conduit au réveil (...) la mort c'est là-bas, le grand

⁴³ CLÉMENT BR., *Rencontre : Jean Starobinski et George Poulet. Une amitié critique*, Louvain-la-Neuve, 26 novembre 2019.

⁴⁴ VOIR VANHESE G. « De l'étranger à l'hôte. L'émigrant dans la poésie française de Benjamin Fondane », dans JUTRIN M. (éd.), *op.cit.*, 2002, p. 133.

château que *l'on ne peut atteindre*, et la vie, c'était là-bas, *le pays natal que l'on a quitté* sur un faux appel »⁴⁵.

Cette reconfiguration de l'organisation spatiale homérique s'inscrit dans une subversion plus générale de l'ontologie platonicienne, à partir d'une dislocation de la hiérarchie de l'ombre et du réel. C'est ainsi que, là où Platon attribue, dans son allégorie de la caverne, l'irréalité aux ombres du monde matériel, en tant qu'elles se confondent à de simples objets d'*eikasia*, de croyance⁴⁶, Fondane réinsère les ombres des défunts – et non des idées, comme c'est le cas pour Platon –, au plus proche de l'expérience effective et affective⁴⁷. À cet égard, elles interpellent le je lyrique en lui conférant sa force d'irrésignation : « Tant d'ombres, tant de limbes, / que j'ai souvent frappé sur la table et crié / 'A quoi bon tout cela ?' » (MF : 71). Ce faisant, Fondane réhabilite la figure du poète accusé, chez les philosophes grecs, de mettre en scène des fantômes (*fantasma*) et non la réalité⁴⁸. Le poète fondanien est celui qui, en lutte contre l'*eikasia*, est frappé du *mal des fantômes*. Les yeux rivés sur les ombres, il ne s'agit pas, comme le suggère Platon, d'en détourner les yeux, mais de toujours témoigner de ce qui s'offre au regard : « Je ne peux pas fermer les yeux, / je dois crier toujours jusqu'à la fin du monde : / 'il ne faut pas dormir jusqu'à la fin du monde' / - je ne suis qu'un témoin. » (MF : 72).

De la finitude homérique à l'infinitude fondanienne

Pour Jean Libis, dans l'Antiquité « s'aventurer en mer constitue une transgression de l'espace, un *éclatement du cadre géographique, une mise à l'épreuve des conditions humaines* »⁴⁹. Cette observation trouve son incarnation dans les hexamètres dactyliques qui constituent la charpente du périple homérique : s'y lit un voyage jusqu'en des archipels mythiques, qui sont des espaces d'initiation, hors de l'expérience humaine. L'univers marin en toile de fond, ce voyage enduré par Ulysse est affecté d'une certaine circularité par les circumnavigations de l'équipage. C'est que le périple du retour mène le roi d'Ithaque jusqu'aux confins du monde, c'est-à-dire au cœur du pays des Cimmériens, terre d'ombres sur laquelle le soleil ne darde jamais ses rayons, proche du royaume des morts, sur les bords de l'Océan mythique⁵⁰. À ce titre, le récit homérique souscrit à la cosmologie telle que conçue par les Grecs : celle d'un monde clos dont la finitude est l'expression de sa perfection⁵¹.

⁴⁵ BLANCHOT M., « La littérature et le droit à la mort », dans *La Part du Feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 325. Nous soulignons.

⁴⁶ SALAZAR-FERRER O., *op.cit.*, 2013, p. 87.

⁴⁷ Voir *Idem*, et LEGUERRIER L.-TH., *op.cit.*, 2018. ; en particulier les pages 170-171.

⁴⁸ Voir SALAZAR-FERRER O., *op.cit.*, 2013, p. 87.

⁴⁹ LIBIS J., *L'eau et la mort*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1993, p. 90. Nous soulignons.

⁵⁰ Voir HOMERE, *Odyssée*, XI, 14-19.

⁵¹ BRUN J., *op. cit.*, p. 19.

Dans l'*Ulysse* de Fondane, la subversion de la géographie homérique initiée par le renversement symbolique des espaces terrestre et maritime permet l'émergence d'un nouvel espace fragmenté – ainsi la route est « longue » mais « déchirée » (MF : 40) –, caractérisé par la dispersion d'hommes qui « soudain envahiss[ent] les routes » (MF : 26) ; cette image évoque, de façon spéculaire, la diaspora juive ou, plus tragiquement, les convois de déportés à destination des camps concentrationnaires. L'*Ulysse* juif grec contredit ainsi la circularité des pérégrinations odysseïennes qui participe de la conception grecque de l'univers : « Les routes sont tombées sur moi de tout leur *long* » (MF : 39).

Cette conception finie du monde, valorisée par les Grecs, le poète roumain la rattache à la prévalence de la raison telle qu'envisagée par les philosophes qui prétendent que la maîtrise rationnelle des choses en offre toutes les réponses. Or, aux résultats déterminés de la raison, caractérisée par un discours sur le tout de la réalité, il préfère l'infinitude, seuil de la transcendance. C'est pourquoi, sous le frontispice de la version de son *Ulysse*, d'abord qualifiée de « définitive », il fera inscrire « édition sans fin »⁵². Encore une fois, les préceptes philosophiques se traduisent, chez Fondane, au plus près des vers. Au-delà de la conjonction des pôles philosophique et littéraire à laquelle il donne lieu, ce geste s'envisage comme une traduction factuelle de la conception fondanienne de la *res litteraria* : un poète véritable est condamné à réécrire le même poème, sans jamais pouvoir l'achever⁵³, condition, si l'on ose dire, mimétique à celle du Juif errant dont « la marche [ne] finit point » (MF : 38). C'est ainsi que la quête infinie de la formule poétique constitue un écho de la recherche inlassable de la Terre promise.

Sur cette question de la tension entre fini et infini, la condition diasporique, si elle se confond avec celle du poète, est également assimilée à l'écriture fragmentaire par Blanchot. De l'aveu du critique français, l'exil implique – davantage que la perte ou l'absence du pays – une manière plus authentique d'occuper l'espace, davantage aux prises avec ce réel qui structure la poétique fondanienne dans sa totalité. C'est qu'il s'agit d'« habiter sans habitude » en initiant un nouveau rapport avec le Dehors⁵⁴, comme le je lyrique semble en faire l'expérience dans *Ulysse* : « Le monde s'ouvre en nous (où en es-tu ma Soif ?) / par un mélange huileux de races et de langues, / par le murmure long et doux des épitaphes » (MF : 22). De la même façon, l'écriture discontinue à l'œuvre dans *Ulysse* – morcelé en trente-neuf fragments de tailles inégales – participe de cet « autre mode d'accomplissement, celui qui est en jeu dans l'attente, dans le questionnement ou dans quelque affirmation *irréductible à l'unité* »⁵⁵ que Blanchot impute au fragment. En ce sens, le travail du discontinu chez Fondane se traduit par une construction composite⁵⁶ de son *Ulysse*, qui alterne vers libres et

⁵² JUTRIN M., « Un lecteur nommé Ulysse », dans JUTRIN M. (éd.), *op. cit.*, 2002, p. 125.

⁵³ JUTRIN M., « Du mal d'*Ulysse* au mal des fantômes », dans *Cahiers Benjamin Fondane*, n°11, 2008, p. 117.

⁵⁴ BLANCHOT M., « Parole de fragment », dans *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1992, p. 452.

⁵⁵ *Idem.* Nous soulignons.

⁵⁶ POP IO., « L'*Ulysse* de B. Fundoianu-Fondane », dans *Lendemains*, 2012, p. 157.

formes canoniques – en strophes et rimées. Ce poème s’inscrit, à ce titre, dans une « littérature de fragment qui se situe hors du tout », décrite par Éric Hoppenot en tant qu’elle devine une autre voix en marge de ce langage où s’édifie la parole du savoir⁵⁷. Chez Fondane, ce cri qui émerge hors du discours totalisant de la raison émane, bien entendu, de l’expérience de l’affectivité du fait que « le discontinu est avant tout un élément qui se soustrait au pouvoir de la raison, qui s’oppose à la logique rationnelle dominatrice et qui se présente comme un refus de la raison hégémonique, comme une arme contre la lâcheté de la raison »⁵⁸. Et si, comme l’affirme Blanchot, recourir au fragmentaire, « c’est faire l’effort de penser cette écriture sans se référer à l’Un »⁵⁹, la forme même d’*Ulysse* concourt ainsi à cette démythification de la conception finie du monde.

Cette ouverture sur d’autres modes de discours initiée par le recours au fragment se prolonge lorsque l’on envisage *Ulysse* par le prisme de l’intertextualité. Paradoxalement, lorsqu’il échoue, au cours de son errance infinie, sur des terres susceptibles de se substituer à la Jérusalem perdue – le Nouveau Monde, qualifié de « TERRE PROMISE » (MF : 61) –, le je lyrique échoue dans son entreprise d’appropriation, incapable d’investir les terres par des mots qui sont les siens : « Amérique du Sud (...) j’ai baisé ton ennui aux cils de tes bordels » dit-il, parodiant, pour Ricardo Nirenberg, le verbe baudelairien⁶⁰. Quant à « quel pavillon, jadis, flotta sur cette hampe » (MF : 72), la proximité de *pavillon* et de *hampe* – terme polysémique, soit long manche en bois, soit morceau de bœuf – renvoie directement au « Barbare » de Rimbaud, dont Fondane était un fervent admirateur, où il est fait mention d’un « pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques »⁶¹. Si, en pastichant les mots d’auteurs qu’il a longuement étudiés, Fondane consacre l’irréductibilité de l’errance du je lyrique, cette intertextualité peut également se lire comme une répudiation de la conception du texte en tant qu’espace clos et autonome. Il apparaît ainsi que la cosmopoétique fondanienne, caractérisée par une décisive infinitude, déborde de son expression la plus évidente pour venir s’inscrire jusque dans les aspects les plus subtils du texte, véhiculant de ce fait une perception ouverte et interactive de la littérature.

Conclusion

L’odyssée de Fondane, louvoyant du philosophique au littéraire, donne jour à une palingénésie du mythe – en contrepoint⁶² du texte homérique – par l’intermédiaire de

⁵⁷ HOPPENOT E., « Maurice Blanchot et l’écriture fragmentaire : ‘le temps de l’absence de temps’ », dans RIPOLL R., *L’Écriture fragmentaire : théories et pratiques. Actes du 1^{er} Colloque International du Groupe de Recherche sur les Écritures Subversives*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2001, n.p.

⁵⁸ VAN SEVENANT A., « L’esthétique du discontinu », dans JUTRIN M. (éd.), *op. cit.*, 2002, p. 19.

⁵⁹ BLANCHOT M., « Le nom de Berlin », dans *Lignes*, 2000, p. 132.

⁶⁰ NIRENBERG R., « Fondane et Buenos Aires », dans JUTRIN M. (éd.), *op. cit.*, 2002, p.161.

⁶¹ RIMBAUD A., « Barbare », dans *Les Illuminations*, Paris, Félix Fénélon, 1886, p. 11.

⁶² Voir BRUNEL P., *op. cit.*

son Ulysse *sui generis*. De ces deux pôles se dégage la dichotomie initiale qui sous-tend le propos de Fondane. L'opposition entre raison et passions, celle qui met Athènes aux prises avec Jérusalem, structure l'ensemble du poème. Comme il a pu être observé, Fondane travaille à l'émergence d'une nouvelle dynamique, opposée à la hiérarchisation platonicienne qui fait prévaloir la raison seule. Ce rapport de force nouvellement mis au jour est concomitant à la prétention existentielle qui accompagne la poésie de Fondane : les affects délivrent à ceux qui s'y abandonnent un point d'accès au réel. Véritable quête du je lyrique – « il n'y a pas assez de réel pour ma soif » (*MF* : 21) – cette expérience du réel implique de souscrire à la logique des prophètes de Jérusalem, qui prennent le contrepied des vérités rationnelles des philosophes athéniens. Par sa double origine, l'Ulysse fondanien concentre ainsi les enjeux structurels à cette confrontation entre affectivité et rationalité.

De cette figure du juifgrec se conçoit l'originalité de la réécriture du mythe homérique tel que le propose Fondane : par l'assimilation d'un trait proprement odysseén, c'est-à-dire sa posture d'errant, à la condition historique du peuple juif, le poète subvertit les cadres de pensée de la Grèce et de l'*Odyssee*. La simple altération identitaire, contenue en un seul vers – « Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse » – renouvelle donc l'épopée homérique en l'investissant d'une symbolique singulière, initiant par là même un mouvement transversal dans l'œuvre qui accorde à l'élément juif la préséance sur le caractère grec de l'original. Cet Ulysse juifgrec n'évolue pas dans le même environnement que son double antique, ou du moins n'en a-t-il pas la même perception. L'expérience de la diaspora, condition irréductible du peuple de Yahvé, renverse les perspectives à la fois géographiques et cosmologiques du périple odysseén et interroge le lecteur : peut-on encore parler d'errance quand il n'existe pas de port d'attache ?

Toujours est-il que, tant l'opposition entre passions et raison que la reconfiguration du monde homérique, au-delà de s'appliquer à la forme stricte des vers, conduisent à formuler des observations plus larges qui ont trait à la conception du littéraire – que ce soit par l'intermédiaire du texte même ou de la figure de l'écrivain. De la même façon qu'elle ne tolère pas une vision totalisante du monde, la poésie fondanienne se conçoit donc difficilement par les seuls mots qui la composent : il est nécessaire de rompre son enclave et de constamment la mettre en dialogue avec les principes qui président à son émergence.

Bibliographie

- ADORNO TH. & HORKHEIMER M., *La dialectique de la Raison*, Paris, Gallimard, 1974.
- BAUDELAIRE CH., *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1975 (Bibliothèque de la Pléiade).
- BILEN M., *Le sujet de l'écriture*, Paris, Greco, 1989.
- BLANCHOT M., *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1992.
- BLANCHOT M., *La Part du Feu*, Paris, Gallimard, 1949.
- BLANCHOT M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 2005.
- BLANCHOT M., « Le nom de Berlin », dans *Lignes*, 2000, p. 129-141.
- BRUN J., *Les vagabonds de l'Occident : l'expérience du voyage et la prison du moi*, Paris, Desclée De Brouwer, 1976.
- BRUNEL P., *Apollinaire entre deux mondes. Le contrepoint mythique dans Alcools. Mythocritique II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- CLÉMENT BR., *Rencontre : Jean Starobinski et George Poulet. Une amitié critique*, Louvain-la-Neuve, 26 novembre 2019.
- DELBART A.-R., « Benjamin Fondane ou la conscience morcelée », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 139-148.
- ELIADE M., *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964.
- FONDANE B., « De Dada au Surréalisme. Ou de l'« idiotie pure » au suicide », dans *Société d'études Benjamin Fondane*, n.d., n.p.
<https://www.benjaminfondane.com/un_article_bulletin-De_Dada_au_Surr%C3%A9alisme_ou_l%E2%80%99C2%ABidiotie_pure%C2%BB_au_suicide-626-1-1-0-1.html> [consult. 20 déc. 19.]
- FONDANE B., *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Paris, Complexe, 1994.
- FONDANE B., *Faux traité d'esthétique*, Paris, Denoël, 1938.
- FONDANE B., *Le mal des fantômes*, Paris, Verdier, 2006.
- FONDANE B., *Rencontres avec Léon Chestov*, Paris, Arcane 17, 1982.
- FOTIADE R., « Fondane-Artaud. Une pensée au-delà des catégories », dans *Europe*, n°76, 1998, p. 143-150.
- FINKENTHAL M., « Benjamin Fondane le philosophe entre le Lundi existentiel et le Dimanche de l'Histoire », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 11-18.

HOPPENOT E., « Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire : 'le temps de l'absence de temps' », dans RIPOLL R., *L'Écriture fragmentaire : théories et pratiques. Actes du 1^{er} Colloque International du Groupe de Recherche sur les Écritures Subversives*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2001, n.p.

JUTRIN M., « Avant-propos », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 5-10.

JUTRIN M., « Benjamin Fondane : un Ulysse juif », dans *Société d'études Benjamin Fondane*, 2001, n.p.

JUTRIN M., « Du mal d'Ulysse au mal des fantômes », dans *Cahiers Benjamin Fondane*, n°11, 2008, p. 117-128.

JUTRIN M., « Ulysse : poésie et destin », dans *Europe*, n°827, 1998, p. 71-78.

JUTRIN M., « Un lecteur nommé Ulysse », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 121-126.

LE BRECH G., « Olivier Salazar-Ferrer : Entretien sur Benjamin Fondane », dans *Médiapart*, 2009, n.p.

<<https://blogs.mediapart.fr/osalazarferrerhotmailcom/blog/201009/olivier-salazar-ferrer-entretien-sur-benjamin-fondane>> [consult. 2 nov. 19]

LEGUERRIER L.-TH. (2018), *La figure d'Ulysse au XX^e siècle : une mise en scène du rapport de force entre affect et raison*, Thèse de doctorat, Département de littératures et langues du monde, Université de Montréal.

LEGUERRIER L.-TH., « Ulysse de Benjamin Fondane : une rencontre entre personnification littéraire et pensée conceptuelle », dans *Bulletin internationale de l'association Benjamin Fondane*, n°3, 2015, p. 65-76.

LEGUERRIER L.-TH., « Ulysse ou le littéraire entre affect et raison », dans *Sens public*, 2019, n.p. <<http://sens-public.org/article1384.html>> [consult. 6 déc. 19]

LIBIS J., *L'eau et la mort*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1993.

MARTIN M., « Le *Baudelaire* de Fondane ou comment un poète refuse l'approche esthétique de la poésie », dans JUTRIN M. & VANHESE G. (éds.), *Une poétique du gouffre. Sur Baudelaire et l'expérience du gouffre de Benjamin Fondane*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2003, p. 231-246.

NIRENBERG R., « Fondane et Buenos Aires », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 159-164.

PLATON, *Le Banquet*, Paris, Flammarion, 1998.

PELLEGRINO FR. & MULKAI CL., *Mondes lointains et imaginaires*, Paris, Hazan, 2007.

POP IO., « L'Ulysse de B. Fundoianu-Fondane », dans *Lendemain*, 2012, p. 148-159.

RIMBAUD A., « Barbare », dans *Les Illuminations*, Paris, Félix Fénélon, 1886, p. 11.

SALAZAR-FERRER O., *Benjamin Fondane*, Paris, Oxus, 2004.

SALAZAR-FERRER O., « Benjamin Fondane et la crise de réalité », dans *Comprendre*, vol. 15, n°1, 2013, p. 71-90.

VAN SEVENANT A., « L'esthétique du discontinu », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 19-28.

VANHESE G. « De l'étranger à l'hôte. L'émigrant dans la poésie française de Benjamin Fondane », dans JUTRIN M. (éd.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 133.

VANHESE G., « Fondane, Bachelard, Gouffre et quête textuelle », dans *Caietele Sextil Pușcariu*, vol. III, 2017.

VANHESE G., « Soif et Puits dans la poésie française de Benjamin Fondane », dans *Philologica Jassyensia*, vol. 16, n°2, 2012, p. 285-292.

Sommaire

Athènes et Jérusalem	4
Subversion des espaces homériques	8
Une « terre toute d'eau »	8
Un Hadès parmi les vivants	10
De la finitude homérique à l'infinitude fondanienne	11
Conclusion	13
Bibliographie	15
Sommaire	18